

# FANNY UNE HISTOIRE QUI NOUS FEND LE CŒUR

Lancés sur les traces de la légende des fesses que l'on doit embrasser quand on ne marque aucun point de la partie, on a découvert l'histoire, beaucoup moins sexy que ses représentations, de la vraie Fanny.

PAR  
CHRISTELLE  
BONNET, À LYON



33

À l'hôpital d'aliénés de Bron, dans le Rhône, entre 1905 et 1908. Une certaine Fanny Debriand, arrêtée par la police en 1868 « pour errance et exhibitionnisme » y est décédée le 16 décembre 1876, enceinte, à 42 ans.

Quand nos chefs nous ont demandé de « partir sur les traces de Fanny », il n'est pas impossible qu'on ait bougonné. Fanny, ça va, ON SAIT. C'était une serveuse dans un bar à Marseille qui, pour reconforter ceux qui avaient pris 13-0 à la pétanque, leur montrait ses fesses. Depuis, tous ceux qui jouent un peu aux boules ont en leur possession une représentation sexy de Fanny : une peinture, une photo ou une sculpture d'une paire de fesses à embrasser en cas de virginité au score. Quand c'est fait dans les règles de l'art, on sonne la cloche, histoire que personne ne rate ça, le perdant s'agenouille et embrasse des fausses fesses. « Pour avoir joué maladroit manqué de touche, tu devras au meilleur endroit poser ta bouche. » ON SAIT.

Néanmoins, rapport à notre professionnalisme, on a fait une petite enquête qui nous a fait réaliser que : 1. On a déjà eu à faire à des portes de prison plus aimables que certains de nos interlocuteurs. 2. Personne ne s'était intéressé à Fanny plus que ça. 3. On se plantait complètement.

Ce n'est pas avec « enfin, en tout cas on ne sait pas bien où c'est né, mais on connaît bien la tradition » ou « non sur les origines, vraiment, on ne sait pas trop, mais de toute façon, ça s'est répandu » qu'on a beaucoup progressé au début. Pierre Fieux, ancien joueur et expert de la pétanque, auteur de plein de livres, lui, s'est montré un peu contrit qu'on l'interroge sur Fanny : « Ça revient toujours quand des gens qui ne la connaissent pas s'intéressent à la pétanque, parce que c'est l'angle folklorique, pittoresque. C'est même un peu le symbole du mépris vis-à-vis de la pétanque, considérée comme un aimable loisir mais en aucune façon un sport de compétition. Et puis, ça ne se fait plus, c'est vieillot Fanny, c'est comme si vous me parliez du Minitel, vous voyez. » On voit. On a aussi vu rapidement qu'on avait tout faux sur les origines de Fanny, ce qui expliquait que notre réseau phocéen, qu'on avait lancé sur ses traces, faisait chou blanc. Une autre expression passée dans le langage courant qui vient d'un jeu d'adresse, d'ailleurs, puisque faire « coup blanc », au jeu de quilles dont étaient passionnés les Berrichons au XVI<sup>e</sup> siècle, signifiait n'en avoir renversé aucune. Prononcé avec l'accent berrichon, ça donnait « chou » et ça s'est autant répandu que cette histoire de Fanny, à laquelle, pardon, on va revenir. C'est grâce à Michel Poggi, membre du comité directeur de la Fédération de pétanque et de jeu provençal et historien de la discipline, qu'on a pris la bonne route. Il nous a envoyé un message qui nous a donné un indice sur ses origines – « Ceci est la véritable histoire de la Fanny. Amicizia. A prestu. Michè Poggi » – et les photos des pages du livre d'Henri Mérou et de Gilbert Fouskoudis, *La Fanny et l'imagerie populaire*. C'est là qu'a été retranscrite, en 1982, l'histoire originelle de Fanny, publiée en 1929 dans l'*Almanach des amis de Guignol*.

Jean Gourmoud y racontait « Fanny Dubriand, fille de 25 à 30 ans, esprit faible, également détraqué », « qui faisait le désespoir de sa famille ». À la Croix-Rousse. À Lyon. Où l'on jouait à la boule lyonnaise (en mouvement) et pas à la pétanque (les pieds collés au sol). Pas très Marseille, donc. Selon Gourmoud, mi-XIX<sup>e</sup>, Fanny avait des parents qui tenaient une

herboristerie derrière l'actuelle mairie du IV<sup>e</sup> arrondissement et une certaine renommée à la Croix-Rousse en général, au clos Jouve en particulier. Là-bas, sur ces terres propriété des moines chartreux devenues champ de manœuvre pour les militaires et terrain de jeu pour la boule lyonnaise, Fanny avait l'habitude de « montrer avec complaisance tout ce que le Bon Dieu lui avait donné pourvu qu'on lui fit un petit cadeau » : « Un gros sou » en ce qui concerne les boulistes qui n'avaient marqué aucun point.

Là, on peut s'arrêter sur le pourquoi regarder les fesses d'une pauvre fille comme punition ? Sinon, une source dont on reparlera plus tard souffle qu'on pourrait chercher vers le XVIII<sup>e</sup> siècle et le *Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque, libre et proverbial* de Philibert-Joseph Le Roux. Si « embrasser Fanny » n'y apparaît pas mot pour mot, on trouve « baiser le cul de la vieille » : « manière de parler usitée à Paris [qui] se dit ordinairement au jeu de billard & autres, [et] signifie ne faire pas un seul point. » Encore plus loin, au XII<sup>e</sup> siècle, la *Chanson d'Audigier*, un poème épique – très pipi-caca-prouit, il faut aimer – raconte que le comte Turgibus, vaincu deux fois par la vieille Grinberge, a été contraint d'embrasser ses fesses pour obtenir la paix. On peut donc légitimement penser que l'expression « baiser le cul de la vieille » était déjà connue au temps de la splendeur du clos Jouve et que les fesses de Fanny sont juste venues lui apporter de la chair.

Même si, à l'époque, on disait « voir la Fanny » vu qu'on n'embrassait rien du tout, « Jamais les joueurs n'auraient voulu l'embrasser ni la toucher parce que le sujet n'était guère engageant avec sa coiffure échevelée et sa mise négligée de pauvre passant parfois la nuit dehors », écrit Gourmoud dans l'*Almanach des amis de Guignol*, édité par la société des Amis de Lyon et de Guignol. Aujourd'hui, c'est Gérard Truchet qui en est le président, alors on est allé le voir à la Croix-Rousse. Il nous a emmené au clos Jouve, qui n'est plus clos du tout : le plus grand spot de boules de Lyon a été transformé, il y a cinq ans. « Il fallait demander les clés, presque plus personne ne venait, il y avait de l'herbe partout, raconte Gérard Truchet. La mairie a décidé d'en faire un jardin. » Entre le boulevard de la Croix-Rousse et le beau bâtiment de l'Institut national supérieur du professorat et de l'éducation. Avec des arbres poliment plantés et des herbes écologiquement laissées folles. Beaucoup de bancs, des messieurs avec des chiens et des bières qui mettent de l'ambiance, des lycéens en maillot de foot fluo qui se demandent « qui veut du taboulé ? » sur les transats en bois, et une mamie bien mise qui lit *Le Monde diplo* à l'ombre un jour de 35 °C. Et, au bout, la sculpture hommage à Fanny. Elle a été imaginée, sur commande de la ville de Lyon, par la sculptrice Geneviève Böhmer, en 1987. Ici, il ne reste plus rien de 1850, quand le clos Jouve a été fondé et a attiré Fanny, mais il y a

## « FANNY DUBRIAND, 25 À 30 ANS, ESPRIT FAIBLE, DÉTRAQUÉ »

Jean Gourmoud, dans l'« Almanach des amis de Guignol » (1929)

Sur les lieux de l'ancien clos Jouve, à la Croix-Rousse à Lyon, une sculpture est dédiée à « la vraie » Fanny. C'est ici qu'elle avait l'habitude de « montrer avec complaisance tout ce que le Bon Dieu lui avait donné »,



Avant de fermer ses portes, le restaurant lyonnais « La Coquette », place Tabareau, exposait de manière permanente des toiles dépeignant Fanny.



Coll. Bibliothèque municipale de Lyon © Odette Esneret

cette grande boule de pétanque ajourée, avec dessus un « Fanny » dessiné et, dedans, une rose d'où sort un auguste postérieur. Une serrure permet d'ouvrir la boule pour accéder aux rondeurs de bronze, mais de sourcils haussés en messages laissés sans réponses, on n'a pas réussi à savoir qui a la clé.

« Quand le clos a été transformé en jardin, les Croix-Rous-siens ont demandé que la sculpture reste. Au début, j'avoue que j'ai un peu grincé, une paire de fesses quand même », sourit Gérard Truchet, avant d'ajouter : « Mais c'est bien qu'elle soit là, et que vous fassiez cet article sur Fanny, » Alors, on lui tend trois feuilles avec, imprimée dessus, la vraie histoire de la vraie Fanny. En effectuant un ponçage en règle de toutes les mentions de Fanny d'internet, on est tombé sur la page Wikimerdja de Fanny. Le « Merdja » vient de « F. Merdjanov ». « Peu de choses sont connues sur F. Merdjanov, né en 1970 à Nice, auteur-ice des *Analectes de rien* », dit la page Wikimerdja de Merdjanov. Oui, on sait à quoi ça ressemble. Il y a du dada là-dedans, il y a du surréalisme donc il y a peut-être du n'importe quoi dans cet article sur Fanny. Sauf qu'il a clairement demandé un travail colossal. L'auteur ou l'autrice – on penche pour elle – source tout, actes de naissance, recensements, « journal des entrées à la crèche », « registre d'entrée et de sortie pour accouchement », actes de mariage, registre de décès, archives de la police... Il ou elle a dû plonger dans les archives pendant des jours et des jours pour retracer la vie de Fanny Dubriand. Et puis Gérard Truchet a lu et estimé l'histoire complètement plausible.

« Dans toute légende, il y a une part de vérité. Jean Gourmoud s'est inspiré de quel'un pour raconter sa Fanny Dubriand. » « Il n'existe aucune Fanny Dubriand dans les archives de la ville de Lyon de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », nous calme d'entrée la page merdjanovienne « Fanny ». Ah. « Mais une Françoise Debriand apparaît dans plusieurs registres, lit-on. L'orthographe de son patronyme est changeante, selon les documents consultés on retrouve aussi Debrillant, Dubrian ou Debrian. Elle est née le 11 août 1834 à Lyon. Son père, Claude Debriand, et sa mère, Françoise Perrot, ont alors presque 40 ans. La famille compte déjà sept enfants. Deux autres sœurs naissent, en 1837 et 1838. » On apprend que Françoise, dite « Fanny », « a un goitre » et est considérée « idiote ». Dans la case « métier » (du recensement de 1851), il est sous-entendu qu'elle est « à la charge de ses parents ». On apprend aussi qu'en 1859, Fanny donne naissance à une petite fille, Marie. Pas de mention du père, « un ivrogne selon la tradition bouliste, ou un militaire », est-il précisé avant de lâcher, plus loin : « Rien n'est su sur les circonstances de la procréation. Dans quelles mesures furent-elles consenties par Fanny Debriand, dont les facultés mentales sont sans doute perturbées ? » Dans quelles mesures, oui.

## SUR UNE MYSTERIEUSE PAGE INTERNET, UN TRAVAIL COLOSSAL JUGÉ CRÉDIBLE PAR UN EXPERT

L'EQUIPE



Avant d'embrasser Fanny, la tradition voulait que l'on sonne une cloche, comme ici sur le terrain du club de la Pétanque batignolaise, à Paris.

L'histoire raconte aussi que Fanny a été arrêtée par la police en 1868 « pour son errance et son exhibitionnisme » et que les boulistes ont témoigné en sa faveur. « Elle a opposé qu'elle ne faisait rien de mal, raconte Gérard Truchet, Personne ne voyait rien, juste celui qui avait payé pour. Et les boulistes ont expliqué qu'elle égayait les yeux, qu'il fallait la laisser tranquille. » Ils n'ont rien pu pour elle le 20 juillet 1871, quand Fanny a été « admise volontairement à l'asile ». Le 16 décembre 1876, à 8 heures du matin, elle est morte à l'asile d'aliénés de Bron, enceinte, d'une attaque d'éclampsie. Elle avait 42 ans. On ne sait pas où elle est enterrée.

Comment une déficiente mentale morte enceinte à l'asile, une femme décrite comme peu ragoûtante, est devenue ces photos et ces sculptures ultra-glamour qu'on embrasse, on ne sait pas. L'auteur-ice de la page Fanny se le demande aussi. On l'a contacté-e par mail pour échanger, épaté par son travail. Sa réponse : « Je n'ai rien de plus à en dire que ce qu'il y a dans l'article. Plusieurs mois de recherches dans les archives ont permis de découvrir l'identité réelle de la Fanny de l'expression. Le point de départ est une recherche des herboristes de Lyon dont le nom se rapprochait de ce que disait le folklore bouliste. Le reste en découle... La réalité est évidemment moins jolie que la légende ! Cordialement. C. » On a cordialement voulu savoir ce qui l'avait motivé-e à se lancer dans ce travail de titan. Réponse : « Simplement la curiosité... » Et : « Hâte de lire votre réhabilitation de Fanny. Il est juste que Fanny sorte du petit monde merdjanovien ! » Dans les illustrations de son article, une photo prise entre 1905 et 1908 à l'asile de Bron. On voit une dizaine d'employés de l'hôpital jouer aux boules. Derrière eux, accroché à un arbre, un dessin d'une femme penchée en avant, offrant ses fesses nues aux regards et, désormais, aux lèvres. Une femme qui, trente ans avant, foulait ces graviers. Est-ce qu'ils savaient ? ● chrbonnet@lequipe.fr

Merci à Chapeau/Wikimedia Commons